

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT

A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RECLAMES
chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Le peuple de Sicile : EDOUARD ROD.
La Vie de Paris : Une crémaillère dans un musée : PASSE-PARTOUT.

Le retour des troupes d'Italie : MAURICE QUENTIN-BAUCHART.

Londres avant Asot : LAUZON.

La mission ottomane à Paris : CH. DAUZATS.

Les voies d'accès au Simplon.

Pour l'hôtel Biron : L. C.

Les surprises de Versailles : ARSÈNE ALEXANDRE.

Poursuites contre le cardinal Andrieu : JULIEN DE NARFON.

PAGES 4, 5 ET 6

La Chambre : PAS-PERDUS.

Le Touring-Club de France : Les scolaires à Chambord : FRANTZ-REICHEL.

Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.

A l'Institut : Académie des sciences : ALPH. B.

La belle nuit du Musée : MARCELLE ADAM.

L'affaire Marix : GEORGES GRISON.

Gazette des Tribunaux : L'affaire Renard : GEORGES CALMETTE.

Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : Nos 102-46 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	37	75
Union postale	21	50	96

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Le Peuple de Sicile

J'ai eu, ces temps derniers, la visite d'un jeune poète sicilien, M. Federico de Maria, qui m'avait fait l'honneur, il y a quelques années, de me dédier son livre de début. Il venait à Paris pour la première fois, et arrivait au moment où les journaux résumaient les conditions de la reconstruction de Messine. M. de Maria est Palermitain. Il a chanté en beaux vers l'admirable ville où il est né; maintenant il s'efforce de faire connaître, par des conférences, l'île enchantée à laquelle ses habitants vouent une tendresse passionnée. Je lui demandai comment elle se portait, après ses secousses. Il me répondit qu'elle se remettait peu à peu, à son habitude, et me fit une émouvante description des cinq jours qui avaient suivi la catastrophe : cinq jours d'isolement, d'angoisse et d'horreur, sans communications avec le reste du monde, cinq jours pendant lesquels on ignorait à l'extérieur la catastrophe, cinq jours où l'on ouvrait aux imaginations affolées le champ des légendes dont s'enveloppaient autrefois ces sinistres phénomènes, annoncés par les prophètes et les visionnaires, où les âmes angoissées reconnaissaient les signes précurseurs du Jour suprême et du Jugement dernier. Après quoi, la vie reprit son cours : les courriers, les dépêches, les steamers et les chemins de fer arrivèrent de nouveau, le soleil se remit à briller sur les ruines, tandis que les survivants, revenant à leurs anciennes demeures, se remettaient à la reconstruction et à la création de générations nouvelles qui croiraient la « parole que les pères y ont vécue », attendant dans la splendeur des paysages les bouleversements futurs. Et une fois de plus, j'ai admiré la haute résignation, la grandeur tranquille, le stoïcisme héroïque de ce peuple vaillant et laborieux, que d'obscurs liens rattachent à l'Orient fataliste et à des races plus lointaines encore, des longtemps disparues, dont il conserve peut-être certains traits que nous ne savons plus identifier.

Il n'y en a pas, du moins dans notre Europe, dont les origines remontent si haut : pour lui trouver des contemporains, il faudrait chercher dans les autres continents, dont nos savants ont tant de peine à calculer les âges, à deviner l'histoire. Il n'y en a certainement aucun qui, ayant traversé tant de dominations différentes, et subi de telles secousses, ait conservé avec une égale persistance ses rêves et sa personnalité, son âme antique qui ne se laisse pas absorber dans le monde nouveau, résiste avec obstination et n'accepte, si l'on peut dire, qu'un minimum d'assimilation. Surtout, il n'y en a aucun dont la persévérance dans la lutte contre les sordes hostilités de la nature soit une plus forte leçon d'existence.

On l'a bien vu au lendemain de la catastrophe, quand on s'est mis à rappeler les bouleversements antérieurs où d'autres Messines avaient disparu, à noter que cette ville si ancienne ne possédait presque plus de traces de son antiquité, tant elle avait été détruite et reconstruite, à répéter que depuis qu'elle existe elle a été ainsi, de période en période, renversée jusque dans ses fondements, à découvrir qu'elle se trouve placée sur un point critique, et à stigmatiser l'imprévoyance de ceux qui, en s'acharnant à la relever, condamnaient leurs descendants à disparaître aussi, fatalement, sous ses décombres. Ce ne fut qu'un cri : il fallait achever l'œuvre de la nature, puisqu'elle est la plus forte, bombarder les derniers pans de mur restés debout après la secousse, raser ses ruines après avoir enlevé dans la chaux les cadavres qu'elles cachaient, faire un désert à jamais abandonné de cet étage magnifique et condamné. Et il semblait que ce fut la langue de la sagesse et du bon sens. Mais à ces paroles de prudence, à ces conseils dictés par une raison sèche, indifférente à ces « raisons de cœur » qui la bravent toujours, répondit le cri unanime des survivants : ils ne voulaient pas renoncer à leur ville ; elle était morte, et ils entendaient lui rendre la vie ; ils lui appartenaient, par toutes les attaches qui subsistent entre elle et eux, alors même qu'elle n'était plus qu'un tas de pierres amoncelées sur des corps déformés ; rien ni personne ne les empêcherait de la reconstruire à la même place, sous le même nom que lui donneront les vain-

cus messinois quand elle leur offrira son refuge. Et leurs voix furent plus fortes que toutes celles qui prêchaient la prudence, et l'on va se remettre à l'ouvrage. La seule concession que la sagesse obtient d'eux, c'est qu'ils renoncent au style traditionnel de leur architecture, à ces vastes maisons où s'entassaient quinze ou vingt familles de fortunes et de rangs divers : elles offrent trop de prise aux mouvements du sol. On adoptera donc un type plus moderne et moins dangereux, et nous ne reverrons plus la belle rangée des palais qui se dessinaient sur la plage, blonde et dorée dans la lumière. Mais avec ses maisons plus petites, plus espacées, dont les plus élevées auront dix mètres de hauteur, la nouvelle Messine sera toujours Messine. Splendide et fragile comme celle qui n'est plus, et comme les autres qui s'étaient effondrées avant elle, elle restera promise aux caprices du sol et de la mer, puisqu'ils ne manqueraient pas de la secouer encore, après un repos, quand elle aura abrité trois ou quatre générations. N'en sera-t-il pas de même, sans doute, à tout près, sur les flancs de l'Etna, dont la lave emporte de temps en temps des villages qui repoussent toujours, et roule des flots incandescents jusqu'à Catane qui résiste ou renait, blanche et gaie, sous la garde de sa bonne sainte Agathe ?

Beaucoup soutiennent qu'il est insensé de rebâtir une ville que menace une telle écheance, — même en prenant toutes les précautions pour limiter ou atténuer le désastre fatal. Ils ne comprennent pas ce qu'il y a d'humain et de profond dans le sentiment qui ramène les survivants dispersés aux ruines de leurs anciennes demeures, sur les décombres de leur ville. L'éternelle alternance de la mort et de la vie n'est-elle donc pas la loi suprême qui régit notre destinée, et n'importe-t-il pas par-dessus tout d'en accepter la rigueur ? Nous nous morfondons en efforts pour la combattre ; tout notre travail tend à la contraindre ; parfois, nous nous figurons un instant que nous allons triompher, si non pour nous-mêmes et dans le temps présent, du moins dans l'avenir pour nos descendants. Mais ce n'est jamais qu'une illusion de notre vanité : un coup de vent ou un coup de mer nous la rappelle bientôt. Cependant, il faut travailler et vivre, comme si nous ou nos travaux étions là pour toujours ; il faut faire son œuvre, sans trop songer à sa durée, comme il faut vivre sa vie, sans trop s'affiger qu'elle ne soit ni aussi heureuse ni aussi féconde, ni aussi belle que nous l'aurions souhaité ; il faut, en un mot, accepter les conditions de notre destinée, puisque avec tant de peine nous les modifions si peu ! La tranquille endurance du peuple sicilien, son retour patient aux choses qu'il aime, bien qu'il en ait pu mieux que d'autres mesurer la fragilité, son courage à recommencer le travail qu'un soubresaut du sol a détruit, à marcher vers un avenir qui menace toujours les mêmes tempêtes, ses vertus, comparables à celles des plantes qui refont de l'humus avec la lave figée aux flancs du volcan, illustrent de la façon la plus saisissante cette leçon de sagesse modeste et de résignation. Donnée avec tant de naturel et de simplicité, par un peuple qui a renouvelé tant de fois son expérience, elle prend à nos yeux toute sa valeur : l'île radieuse, qui reste belle et refléurait après chaque catastrophe, l'île où naquirent tant de vieux mythes et que chanteront tant de poètes, se dresse alors devant notre esprit comme une sorte de symbole. Ce ne sont pas seulement ses oranges, ses cactus et ses géraniums, ses temples grecs, ses palais normands, ses cathédrales et ses paysages qui rayonnent dans notre mémoire : elle se pare des souvenirs de toutes ses résurrections ; elle est forte de tous les gages de vitalité qu'elle a donnés après chacune des secousses qui l'ont ravagée ; chargée de siècles et d'histoire, elle nous semble mille fois plus jeune que des pays nés d'hier, qui s'affaissent déjà sous le poids d'une civilisation artificielle et sans beauté ; et cette éternelle jeunesse est peut-être la juste compensation de sa patience à subir la nature, de sa volonté de renaitre sans cesse et de rester elle-même, avec le soufre de ses entrailles, le feu de ses volcans, les tourments de sa mer orageuse, — avec son sol vivant et magnifique, qui s'agite, se fend, dévore une de ses villes, et refléurait en souriant toujours.

Edouard Rod.

LA VIE DE PARIS

UNE CRÉMAILLÈRE DANS UN MUSÉE

Ce fut une fête charmante et en tous points réussie que celle offerte samedi dernier, à leurs amis, par le baron et la baronne Maurice de Rothschild en leur hôtel de la rue du Montcau.

C'était la première fois depuis leur mariage et leur récente installation qu'ils en faisaient les honneurs à un nombre plus étendu d'invités. Et dans le musée créé là, par des présences antérieures et de sûrs discernements, pour leur bonheur de tous les jours et la joie actuelle de leurs yeux, c'était pour leur jeune ménage sa pendaison de crémaillère. Pour beaucoup de leurs amis ce fut aussi, avec tout l'attrait d'une nouvelle révélation et d'une première surprise. Et même pour ceux qui, jadis plus familiers de l'endroit et restés conscients de ses trésors, en gardaient la mémoire nette et le souvenir acquis, ce fut également une occasion précieuse d'en reprendre le chemin et d'en rejoindre l'impression, sur le signe gracieux des actuels propriétaires.

La présence d'être jeunes au milieu de ce qui, autour d'eux, dit le passé, fait toujours bien et plaît. Ils promènent la grâce incons-

ciente de leur apparente antithèse parmi ce qui fut, et mettent de leur rayonnement actuel sur celle plus effacée de ce qui, avant eux, en eut. Mais il y a des passés si bien représentés que de la lumière durable en émane et qu'un rayonnement conservé s'en dégage et leur survit.

Alors, de ce double rayonnement une combinaison se fait, et un échange de lumières s'établit. Et ceux qui assistent à cette rencontre en prennent leur part et en bénéficient. Ce fut le cas, l'autre soir. Dans la galerie de l'hôtel, changée en roseraie, tant les guirlandes de roses y couraient légères, multipliées, le long des treillis dorés, les plus élégantes silhouettes féminines, celles que Paris a faites davantage saines et adoptées, circulaient, légères, vaporeuses, diamantées. Parmi les ors des boissières et les dentelles de leurs ajours, on eût dit le passage subtil de quelque vol de fées. Dans la légèreté de la danse et la certitude de leurs vingt ans, quelques-unes glissaient, touchant à peine terre, ne marquant ni le poids d'un souci, ni l'effacement de l'heure. Les diadèmes mêlaient leurs éclats à toutes les tonalités des fleurs. C'était sous la clarté tamisée des lustres et l'irrisement de leurs cristaux, la formation pour un instant d'un trophée de jeunesse, de joie et de lumière. Ne perdant point de vue l'élégance de ces ébats ni l'éclat de cette fête, des salons d'à côté, les dames de Boucher, de Watteau, de Fragonard, de Vigée-Lebrun, semblaient y prendre part, lumineuses aussi, parées, vivantes dans le froissement de leurs atours et l'éclat de leurs fards.

« Mais ce sont là nos tailles, mais ce sont là nos yeux, paraissent-elles se dire, du haut de leurs cadres dorés, en d'imprécisables échanges de regards. Vous avez raison, danses, vous, les belles du vingtième siècle, vous qui êtes aujourd'hui ce que nous étions jadis ; dansez... on n'est jeune qu'une fois... Nous avons eu notre tour ; à vous maintenant votre heure. Peut-être n'avez-vous pas toutes nos manies, ni le prestigieux hasard de nos peintures pour vous faire durer et survivre. »

La coupole du hall central était inondée de clarté douce et subtile, — elle y venait de partout, des vitraux et des verrières — c'était le cœur du musée, le hall des trésors.

La Renaissance y atteignait une forme de représentation que les collections les plus célèbres ignorent. Sa lumière jouait à travers les vitrines, caressant les émaux, faisant palper les ivoires, tirant un éclat de toutes les gemmes, prenant de partout, et baignant les ors ternis et les cristaux de roche sublimes. Dans l'incandescence générale, les belles vitrines allaient et venaient, inclinant sur les flambements de leurs pierres...

Les vases durèrent jusqu'au jour ; puis le calme se fit autour des merveilleux trésors. Mais de leur vision refaite ou révélée, et de cette rare crémaillère, ceux qui purent ce soir-là en prendre leur part aimeront parfois, dans la suite, à en rechercher l'impression et à s'en souvenir.

Passe-Partout.

Échos

La Température

Hier encore, la pluie est tombée sur Paris, pendant la matinée. Le ciel est toujours très nuageux, mais enfin la température s'est légèrement relevée et tout naturellement l'atmosphère s'est sensiblement réchauffée. Le thermomètre marquait, à sept heures du matin, 12° au-dessus de zéro et 19° à cinq heures du soir.

La pression barométrique accusait, à midi : 760 mm. Les fortes pressions continuent à envahir l'ouest et le nord de l'Europe ; elles couvraient hier matin la France, les îles Britanniques et la Scandinavie ; le baromètre marquait 770 mm, en Irlande et en Bretagne. Des pluies sont tombées sur les Pays-Bas, la Suisse et l'Allemagne ; en France, on n'en signale que dans l'Est.

La température a monté également dans nos autres régions. Au-dessus de zéro : 10° à Dunkerque, 11° à Ouessant, à Limoges, à Clermont, à Charleville et à Nancy, 12° à Boulogne, à Nantes, à Toulouse et à Lyon, 13° à Cherbourg, à Lorient, à Biarritz, à Rochefort, au Mans et à Besançon, 14° à Bordeaux et à Cette, 15° à l'île d'Aix et à Marseille, 16° à Perpignan, 20° à Alger, 21° à Orléans.

En France, un temps beau est probable avec température plus élevée. (La température du 14 juin 1909 était, à Paris : 15° au-dessus de zéro le matin et 25° l'après-midi ; baromètre : 762 mm ; temps orageux.)

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Enghien. — Gagnants du Figaro :

Prix de Saintonge : Ecurie Camille Blanc ; Laripette.
Prix de l'Adour : Pic Royal ; Petit Frère.
Prix du Quercy : Our Bill ; Tocsin.
Prix de l'Angoumois : Kalisz ; Gaspard.
Prix du Début : Saint Amour ; Lazaronne.
Prix de la Nive : Pic Royal ; Cordon Bleu.

UNE SOMMATION

Il nous est agréable de le constater : le gouvernement, hier, a fait le geste de gouverner.

La délibération relative aux retraites du personnel des chemins de fer est sur le point de s'ouvrir au Sénat ; et M. Berthelette prétendait imposer au ministère l'attitude et lui dicter le langage que commandait en cette affaire, parait-il, les intérêts du parti radical.

Déjà la dissolution de cette sommation avait paru choquante à M. le président de la Chambre des députés, qui est un homme poli. Même modifiée et atténuée en sa forme, elle n'a pas moins déplu à M. Barthou et à M. Clemenceau qu'elle n'avait déplu tout d'abord à M. Henri Brisson.

Et pour finir, la Chambre s'est associée aux protestations des deux ministres (par qui, d'ailleurs, la question de confiance était posée) en repoussant la motion Berthelette.

C'est bien fait ; et l'on ne saurait s'éle-

ver trop vivement contre de telles mœurs.

« Le mandat impératif » soit considéré comme une garantie nécessaire à l'égard des « camarades » qu'une foule quelconque investit du droit d'agir ou de parler en son nom, rien de plus simple. Mais qu'une assemblée législative, à la veille d'un grand débat, prétende intimider à ceux qui gouvernent l'ordre d'observer à la tribune certaines attitudes et d'y tenir certains propos, cela est d'une telle inconvenance qu'on ne doit pas s'étonner d'avoir vu la majorité de cette assemblée donner raison hier à ses ministres contre un collègue dont cependant elle ne méprise point à l'ordinaire les avis.

Au surplus, MM. Clemenceau et Barthou l'ont déclaré, et l'ordre du jour voté confirme leur déclaration : le gouvernement défendra le projet de retraites des « cheministes » comme il l'entend, et simplement avec le désir de « faire aboutir la question dans des conditions aussi favorables que possible » ; ce qui signifie que si, dans l'application de ce projet si lourd aux finances publiques, d'utiles et justes attentions sont proposées par le Sénat, le gouvernement prétend rester maître d'en tenir compte et d'en recommander à la Chambre l'adoption.

A quels actes de sagesse cette ferme attitude aboutira-t-elle ? On ne le saura que plus tard. Mais, pour commencer, le geste qui l'aurait fait a été fait. C'est quelque chose.

A Travers Paris

M. Maurice Bompard quittera Paris dans quelques jours pour gagner Constantinople. Mais au moment d'y occuper son nouveau poste, on lui annonce de Russie l'arrivée d'un témoignage précieux et bien touchant.

C'est, sous une somptueuse reliure, une chaleureuse adresse de gratitude que suivent les signatures de tous ceux de nos compatriotes qui, patrons, contremaîtres et ouvriers, collaborent aux entreprises industrielles françaises établies dans le bassin du Donetz. Ces entreprises, nombreuses et puissantes, attestent l'un des efforts les plus considérables que la France ait jamais fournis sur une terre étrangère, et dans le dessein de leur porter le salut officiel de la mère-patrie. M. et Mme Maurice Bompard les avaient toutes visitées en 1907, au cours d'un voyage quasi triomphal, où ils avaient fait acclamer le nom de notre pays non seulement par les Français, mais par tout le peuple des ouvriers russes qui travaillent à nos usines.

Ceux qui ils visiteront alors ne les ont pas oubliés. Pas une signature ne manque à ce lointain hommage, et cette fidélité de souvenir honore ceux qui l'ont conçu autant que l'éminent diplomate à qui la Turquie va offrir demain un nouveau champ d'intérêts français à cultiver et à faire prospérer.

L'Etat, qui va disposer, pour la promotion du 14 Juillet, de quatre grands-croix civiles de la Légion d'honneur, en doit trois à l'Institut de France, et on nous assurait hier au palais Mazarin qu'il allait payer cette dette.

Les grands cordons de Victorien Sardou, d'Ernest Hébert et de Royer ont fait retour, en effet, à la chancellerie. Ils seraient réservés à des collègues des trois illustres défunts.

Ce ne serait que justice. On peut au surplus s'étonner de ne rencontrer parmi les membres éminents des cinq Académies que quatre grands-croix : MM. Paul Cambon et le baron de Courcel, qui ont d'ailleurs reçu la plus haute dignité de l'Ordre, comme ambassadeurs ; Alfred Picard, comme commissaire général de l'Exposition de 1900 ; et enfin Léon Bonnat, — ce dernier, du moins, comme artiste.

Le doyen d'élection de l'Institut de France, M. Léopold Delisle, qui siège depuis plus d'un demi-siècle à l'Académie des Inscriptions, et l'un de ses doyens d'âge, l'illustre sculpteur Frémiet, ne sont que grands-officiers, l'un depuis neuf ans, l'autre depuis quatorze ans.

LA BONNE RAISON

« O Caillaux, dont la calvitie rappelle les monts d'Helvétie, Nous t'implorons à deux genoux : Dis-nous par quel calcul encore, Grand calculateur, on décore Simyan ?... De grâce, réponds-nous.

De Dunkerque jusques à Nîmes Les électeurs sont unanimes A l'abandonner de tout cœur. Est-ce pour railler la colère Légitime du populaire Qu'on le récompense en vainqueur ?... »

Caillaux répondit d'un air crâne En passant sa main sur son crâne Plus poli que Simyan : — « Ma foi, Si je l'adore et le décore, C'est qu'il trouve moyen encore D'être plus détesté que moi !... »

HUGUES DELORME.

C'est à Nancy ou, à son défaut, à l'Institut de France, que le regretté M. Gebhart, de l'Académie française, a légué ses manuscrits et ses notes, avec sa bibliothèque et ses tableaux.

Il disposa également, en faveur de Nancy, de la moitié de sa fortune, qui représentait, en valeurs de premier ordre, — selon sa propre estimation, — environ 20,000 francs de rente.

La Faculté des lettres de Paris doit, aux termes d'une clause spéciale du testament de M. Gebhart, hériter de ses « photographies ».

Les poteaux inutiles.

La rue du 4-Septembre n'offre plus, depuis quelque temps, à la circulation des voitures et des piétons ces invraisemblables obstacles qui lui ont fait une mondiale réputation. C'est parfait.

Les tramways électriques ne vont plus

cueillir leur énergie sur des fils aériens à l'aide d'un trolley disgracieux ; ils la puisent, enfin, en tramways qui se respectent, dans des conduits souterrains. C'est encore parfait.

Mais pourquoi vouloir perpétuer le souvenir des mauvais jours par une double rangée de poteaux désormais inutiles ? Encore le pardonnerait-on à des poteaux artistiques. Mais ceux de la célèbre rue ne sont que des tubes métalliques informes, décolorés, rongés par la rouille, et sur lesquels on s'est évertué à coller une multitude de petites affiches de toutes les couleurs, du plus déplorable effet.

SURMENAGE

La Chambre s'est livrée hier à diverses discussions non prévues au programme de ses travaux d'été. Elle l'abordera aujourd'hui. Tarif des douanes, statut des fonctionnaires, budget, c'est effrayant tout ce que nos députés auront à faire avant les vacances. Et pourtant la liste de ces labours renferme une lacune. On a oublié d'y inscrire les concours du Conservatoire.

Depuis que l'administration des Beaux-Arts a assumé la charge de distribuer les places pour ces concours, c'est devenu, dans le monde politique, une tradition sacrée de s'y transporter en masse et même en famille. Au jour solennel, des l'abbés, ministres et députés envahissent la salle, avec leurs proches, leurs parents au second ou troisième degré, leurs relations, leurs fournisseurs, leurs secrétaires, leurs attachés, leurs comités électoraux. De sorte que c'est tout juste s'il demeure une loge pour le jury et quelques quatrièmes galeries pour les simples auteurs dramatiques. Rien de plus flatteur, comme on voit, que cette sollicitude de nos parlementaires envers les choses de théâtre.

Aussi, si cette année encore ils daignent occuper du haut en bas la salle de l'Opéra-Comique, il faut espérer que les auteurs dramatiques, restés dehors, ne manqueront pas d'acclamer ces députés élus qui, malgré les écrasantes besognes qui leur incombent, n'auront pas hésité à sacrifier une ou deux de leurs précieuses journées aux intérêts supérieurs de l'Art. — Tricis.

Sous ce titre, *Facettes d'Améthyste*, Mme Mary-Jane Cère publie un charmant recueil de poésies dont nos lecteurs connaissent déjà quelques-unes et qui ont toutes un agrément très vif de sincérité, d'art et de délicate habileté. Mme Mary-Jane Cère a été, l'année dernière, l'une des lauréates du prix Sully Prudhomme.

Les Facettes d'Améthyste lui vaudront un nouveau succès et, à l'estime des lettrés, ajouteront la louange du grand public.

La fête de nuit qu'on a donnée hier au Jardin des Plantes nous remémore un concert qui fut donné, le 10 prairial an VI, aux deux éléphants qui faisaient alors la curiosité des visiteurs de l'ancien Jardin du Roy. On voulait se rendre compte de l'influence que produirait la musique sur Hanz et Parkie, deux jeunes pachydermes, de seize à dix-huit ans.

La *Décade philosophique* de l'époque a raconté en détail l'expérience dont voici quelques résultats : l'air de danse en si mineur d'*Ugène en Tauride* communiqua aux éléphants toute l'agitation de son rythme ; ils poussèrent des cris perçants, des sifflements, — de joie, assurait leur comac.

Cette passion se calma ou plutôt changea d'objet avec l'air « O ma tendre musette ! » exécuté en ut mineur sur le bas son seul et sans accompagnement. Le son mélancolique de cet instrument parut leur faire éprouver une sorte d'émotion. Mais tandis que Hanz restait immobile, la douce mélodie excitait chez Parkie les transports les plus passionnés. Hanz fut sourd à ce langage expressif, qu'il ne connaissait pas encore.

Au contraire, le *Ca ira*, exécuté en ré, hangea cette scène muette en emportement désordonné. Mais, repris en fa, après un morceau chanté de *Dardanus*, les deux éléphants ne lui témoignèrent qu'indifférence. Hanz cependant ne fut pas insensible à la musette de Nina jouée sur la clarinette.

Les « Amis du Musée » ne pourraient-ils renouveler l'expérience de l'an VI ?

Le lieutenant Shackleton rentre de sa magnifique exploration du Pôle Sud dont il s'est approché à la distance qui sépare Paris de Trouville. Ce grand voyageur, dont la gloire égale celle des plus grands, un maître écrivain, MM. Hachette publieront, en novembre prochain, lors de sa réception solennelle par la Société de géographie de Paris, la relation émouvante de cette splendide expédition.

Aujourd'hui, à l'hôtel Drouot, commence la seconde vente d'objets d'art et de gouaches et dessins, dépendant de la collection Sardou. Les enchères seront dirigées par MM. Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, assistés des experts G. Sorais, J. Féral, Mannheim, Paulme et Lasquin.

Des étrangères qui n'auraient que deux journées à passer à Paris en consacrant une entière à la rue de la Paix, et celles qui y demeurent six mois pourraient y aller chaque jour et y trouveraient, chaque fois, quelque nouvelle et passionnante attraction.

Au premier rang, il convient de désigner à l'attention les salons de la Société Téli, rue de la Paix. Ils sont consacrés à la vente des Perles et des Pierres de couleur du professeur Téli. Il va de soi qu'une gemme qui n'est pas naturelle doit être de fabrication absolument supérieure. Voilà précisément ce qui constitue la plus remarquable qualité de celles-ci, créées selon une méthode rigoureusement scientifique. Ces Rubis Téli

sont reconstitués avec des parcelles inutilisées de Rubis véritables, fondues ensemble à de très hautes températures. Cette opération produit des pierres absolument identiques comme composition, coloris, comme feux et comme durée, à celles qui sortent des creusets de la Nature. Que peut-on demander de plus que toutes les satisfactions de vanité mises à la portée de toutes les bourses ?

Paris est le paradis des femmes, et Téli en est le grand prêteur !

Par suite d'expropriation, la Brosserie Modèle, boulevard Haussmann, près le Printemps, bien connue de tous ceux qui exigent des fournitures irréprochables comme qualité et comme élégance, met en vente à partir d'aujourd'hui son stock de broserie fine et ordinaire, de sacs de voyage de toutes tailles garnis ou non garnis, de valises, de malles à chapeaux, trousseaux... en un mot d'objets de voyage de tout genre, avec des rabais considérables.

Hors Paris

Le mois prochain s'ouvrira à Cassel une très brillante exposition d'une centaine d'œuvres de nos plus grands artistes, peintres et sculpteurs.

C'est sur la demande du directeur du musée royal de cette ville et de la « Société des Amis des arts », honorée du patronage de S. M. l'empereur Guillaume, que le célèbre sculpteur allemand Rochberg, — bien connu à Paris, — a accepté d'organiser cette exposition et de désigner les œuvres de ses confrères qui y figureraient. On y verra des œuvres de tout premier ordre de Frémiet, Mercier, Rodin, Monet, Desbois, Injalbert, Roly, prince Troubetzkoy, Raffaelli, Aman-Jean, Roll, La Touche, Cottet, etc.

De Luchon :

« Huguenot, Albert Brasseur, Gémier, Max Dearly, Brulé, Numès, Mmes Juliette Claret, S. Goldstein, Robert, Cuyver, Dermoz, Massart, Germaine Ely, pour ne citer que les principaux, seront parmi les interprètes de : *Le Roi, le Chant du Cygne, les Jumeaux de Brighton, J'en ai plein le dos de Margot, 4 fois 7, 28*, et autres succès de cet hiver.

On voit que la Compagnie fermière n'a rien négligé pour maintenir la haute réputation artistique de la Reine des Pyrénées. »

Nouvelles à la Main

— Les combats de boxe sont de plus en plus à la mode, à Paris.

— En revanche, jamais les comédiens français n'ont flâné plus de tournées à l'étranger.

— Il y a trois jours, en réunion publique, divers membres notoires de la C. G. T. ont conseillé le sabotage, l'insurrection en cas de guerre et l'assassinat des officiers.

Rassurez-vous, le gouvernement veille ; il va poursuivre pour encouragement à la résistance aux lois...

— Qui ça ?

— L'archevêque de Bordeaux.

— M. Maujan visite les sinistres du Midi.

— Alors, ils ne regretteront rien.

A l'Etranger

La question crétoise

Berlin, 14 juin.

Towfik-pacha, chef de la mission turque à Berlin, a déclaré au sujet de la Crète, au *Berliner Tageblatt* :

Nous ne désirons pas modifier l'état de choses actuel, et la tentative d'annexer la Crète serait considérée par nous comme un *casus belli*. Bien plus, la seule supposition que nous pourrions renoncer à la Crète rendrait la guerre inévitable si la proposition était faite sérieusement. Nous espérons qu'on ne nous placera pas devant cette alternative, et que, malgré la gravité de la situation, on trouvera une solution satisfaisante de la question crétoise.

Suivant un autre membre de la mission turque, Gabriel Effendi Noradounchian, ministre du commerce, on commettait une erreur dangereuse en croyant que la Turquie est disposée à renoncer à la Crète contre une somme d'argent. Elle ne le veut à aucun prix. La Turquie a déjà fait une guerre à propos de la Crète et elle en fera une seconde si c'est nécessaire. C'est pour la Turquie une question d'honneur national. — BONNEFON.

Vienne, 14 juin.

On mande de Constantinople à la *Correspondance politique* : Dans les cercles militaires turcs on déclare ouvertement que le débarquement éventuel en Crète d'un détachement grec serait le signal de l'invasion des troupes turques en Thessalie. L'île de Crète a été seulement donnée en garde aux quatre puissances protectrices, et elle revient de droit à la Turquie, dans le cas où les puissances s'en dessaisissent.

On continue à espérer que les puissances protectrices, tenant compte des difficultés de la situation, maintiendront leurs troupes en Crète et prendront encore d'autres mesures assurant le maintien du *statu quo*.

En Turquie

Constantinople, 14 juin.

Le général de division Chekfat pacha est nommé wali de Bagdad, et le général de division Perioy pacha, chef de l'état-major du général Mahmoud Chekfat pacha, est nommé commandant du 6^e corps d'armée à Bagdad.

Un des consuls étrangers d'Alep vient d'arriver à Tarsus, après avoir parcouru le théâtre des derniers massacres. Il dit qu'à Osmannieh, il y a eu 350 morts. A Hamidiye et dans les champs avoisinants, 2,000 paysans venus des montagnes pour la moisson ont été abattus « comme des lapins », et leurs cadavres jonchaient encore le sol. A Antioche, c'est à peine si un homme échappa à la turcie.

Au Maroc

Colomb-Bechar, 14 juin.

Le shérif de Bou-Denib, Moulay-Hamed, vient de mourir.

Jusqu'au mois d'avril 1908, il fut hostile à la France; mais depuis cette époque, il s'était rallié et nous fut sincèrement fidèle; il s'attacha à favoriser le développement économique de la France dans cette partie de la frontière.

Oran, 14 juin.

On a arrêté aujourd'hui l'agitateur marocain Abd-el-Kader-Bou-Hadira qui, depuis plusieurs années, faisait une propagande antifrancaise successivement en Tunisie, dans le sud oranais et sur la frontière marocaine. Il fut tour à tour partisan du Rôghî, d'Abd-el-Aziz et, en dernier lieu, il voulut aller à Fez pour faire sa soumission à Moulay-Hadid.

L'affaire Eulenburg

Berlin, 14 juin.

Le procès en parjure contre le prince Philippe d'Eulenburg commencera le 5 juillet. C'est par jugement du 4 juin que la Chambre des lords a ordonné d'élever la question du prince à quatre cent mille marks ou de l'arrêter immédiatement; un délai jusqu'au 12 juin lui fut donné pour trouver les quatre cent mille marks; le soir du 12 juin le prince d'Eulenburg fournit la caution; les mesures avaient été prises pour l'arrêter le lendemain matin 13.

Telle est la version officielle : l'ordonnance du Tribunal s'appuie sur le voyage du prince à Gastein et sur l'expertise de la « commission scientifique » proposée à l'examen de la santé du prince, pour justifier ces mesures nouvelles. — BONNEFON.

A la Douma

Saint-Petersbourg, 14 juin.

La Douma a adopté, en deuxième et troisième lecture, le projet de loi sur la liberté de conscience, qui prévoit la modification des lois qui résultent d'une motion des Octobristes, contenant les dispositions suivantes :

« Le passage d'une confession chrétienne à une confession non chrétienne, et la déclaration d'athéisme seront autorisés. »

Cette motion a été adoptée bien que M. Stolypine l'ait combattue assez longuement pendant deux jours auparavant.

Les députés de la droite, de la droite modérée et les nationalistes se sont abstenus. La droite a quitté ensuite la salle des séances en guise de manifestation.

La Douma a adopté également un projet de loi relatif à la régularisation du cours de la Vistule dans les régions voisines de la frontière prussienne et austro-hongroise.

Les fêtes franco-italiennes

Milan, 14 juin.

Les estafettes apportant en Italie les messages de la municipalité de Paris sont arrivées ce soir; elles ont été accueillies par les applaudissements de la foule.

L'adjoint Menozzi, pour le syndicat de Milan, M. Romussi, directeur du *Secolo*, pour le comité populaire, ont reçu et lu les messages de Paris au milieu des cris de : Vive la France ! vive Paris !

Les estafettes sont reparties pour Rome, saluées par la foule dans les arches et dans les rues.

COURTES DÉPÊCHES

Le marquis del Muni, ambassadeur d'Espagne à Paris, a reçu de son gouvernement pleins pouvoirs pour signer la convention télégraphique avec la France.

M. Sarafat a été agréé par le gouvernement ottoman comme ministre de Bulgarie à Constantinople.

M. Malinof, président du Conseil des ministres de Bulgarie, en ce moment à Vienne, a fait une visite au baron d'Erenthal avec lequel il a eu un long entretien.

Une dépêche de Madrid dément les bruits de crise ministérielle.

Plusieurs arrestations ont été opérées à Cattaro, dit la *Wiener Allgemeine Zeitung*, à la suite de la découverte d'un complot contre le prince de Montenegro.

Le général commandant le corps d'occupation russe à Tauris a envoyé cent cinquante hommes avec deux mitrailleuses à Oumria.

Les douze Japonais arrêtés à Honolulu vont être poursuivis pour complot et incitation à l'émeute et au pillage.

Le submersible *Kamaba*, coulé à Sébastopol à la suite d'une collision avec le

cuirassé, est considéré comme perdu et a été abandonné.

Les employés de la Compagnie des Tramways électriques de Saint-Petersbourg, au nombre de cinq mille, se sont tous mis en grève.

Figaro en Belgique

LES PÉRIPIÉTIES DE LA QUESTION DOUANIÈRE FRANCO-BELGE

Bruxelles, 14 juin.

L'encore et la parole continuent à couler à flots ici autour du projet d'aggravation des droits d'entrée préparé par la commission des douanes françaises et qu'on juge si menaçant pour l'industrie et le commerce belges. Il s'est trouvé, ces temps-ci, plusieurs publicistes et orateurs pour prêter à la fois à la commission française une modération dans la révision du tarif, et à la Belgique, le renoncement aux idées de représailles douanières préconisées par les victimes éventuelles des nouveaux droits. Dans une conférence publique que vient de donner à Bruxelles M. Alard, président de la Chambre de commerce belge à Paris, ce distingué spécialiste a établi, chiffres en main, que les nouveaux droits, tels qu'ils sont proposés au Parlement français, anéantiraient l'exportation belge dans votre pays, car les produits alimentaires seraient atteints dans la proportion de 35 0/0, les objets fabriqués, dans la proportion de 47 0/0. Sans s'associer directement à la menace de représailles belges contre les vins et spiritueux français, M. Alard ne blâme point l'idée d'une politique défensive.

D'autre part, quelques économistes suggèrent une combinaison susceptible de servir de terrain transactionnel. La Belgique n'a jamais jusqu'ici adhéré à la convention de Madrid de 1889 édictant, dans un double intérêt de probité et d'hygiène, la saisie et la confiscation des produits portant de fausses indications de provenance. Il s'ensuit que des marchands belges peu scrupuleux peuvent, au grand détriment de l'industrie vinicole du Bordelais, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Charente, vendre des mélanges liquides fabriqués ici même. L'adhésion du gouvernement belge à la convention de Madrid ferait cesser ces frauduleux abus et amènerait un accroissement des importations de boissons françaises en Belgique, moyennant atténuation, en France, des nouveaux droits proposés contre les produits belges.

Ce compromis-là ou un autre, on souhaite qu'il en intervienne un dans l'intérêt supérieur de l'amitié franco-belge que des tiers, domitiels à l'est, ne demanderaient pas mieux que de voir soumise à l'épreuve, hélas ! redoutable, des questions de gros sous.

ERRATUM

Une erreur de transmission télégraphique s'est glissée dans l'information que je vous adressais samedi au sujet de l'octroi du prix triennal de concours dramatique au poète Ivan Gilkin pour son *Savonarde*. Ce n'est pas cette pièce qui a été jouée avec succès à Bruxelles et à Paris, mais *Kandide* de Paul Spaak, le concurrent de M. Gilkin pour le prix triennal.

EXPLOSION MEURTRIÈRE

L'usine d'explosifs Favier, à Vilvorde, a été détruite par une explosion qui a tué deux personnes et en a blessé trois gravement. — HARRY.

Figaro à Londres

LA COUR ET LA VILLE

L'explorateur Shackleton et sa femme, qui avait été au-devant de lui samedi à Douvres, sont arrivés à Londres cet après-midi un peu après cinq heures. Tous les membres de la cour, bien entendu, ceux qui avaient été précédés en Angleterre le lieutenant Shackleton, MM. Wild, Joyce, Marston, Priestly et Day, que ceux qui viennent de traverser la France avec lui, étaient dans le wagon-salon du train de Douvres. Sur le quel attendaient ses deux enfants, un garçonnet de quatre ans et demi et une fillette de deux ans et demi. Une délégation de la Société royale de géographie, ayant à sa tête son président, le major Léonard Darwin, souhaita la bienvenue au courageux explorateur.

Parmi les personnes venues pour le féliciter : l'amiral Sir Lewis Beaumont, sir George Goldie et le capitaine Scott de la *Discovery*.

Sir Edward Maunde Thompson, directeur et principal bibliothécaire du British Museum, et les retraités, après avoir appareillé pendant huit ans à cette bibliothèque modèle, on lui doit de nombreuses et importantes améliorations techniques, telles la réorganisation de la principale salle de lecture, l'ouverture du musée jusqu'à six heures et l'installation de la lumière électrique.

Londres, qui possède déjà le Coliseum et tant de music-halls superbes, aura dans un an un nouveau music-hall de proportions colossales, qui ne sera pas le *Padium*. Quatre mille spectateurs y seront à l'aise, d'après les plans de l'architecte, il ne faudra que deux minutes pour faire sortir sans encombre toute cette foule. Le Conseil du comté de Londres vient d'approuver le plan de cette gigantesque salle de spectacle.

L'Angleterre et la France viennent de perdre, en la personne de M. W. H. Sands, un des pionniers du rapprochement franco-britannique.

M. W. H. Sands était un des fondateurs de la Société aujourd'hui si populaire et si florissante, qui a nom l'« Entente cordiale ».

Il remplissait avec un dévouement inlassable, avec une sympathie et un tact admirables, les fonctions ardues de secrétaire général honoraire de cette association.

Il y a trois semaines, un certain nombre de membres de l'« Entente Cordiale » quittaient Londres pour faire avec M. Sands une excursion en Auvergne. Cette expédition joyeuse se termina tragiquement; M. Sands mourut subitement à Clermont-Ferrand.

Son corps a été ramené cette semaine à Londres et les rétrogrades ont été célébrés jeudi dernier en l'église Sainte-Marie Bryanston.

Toute la colonie française y assistait.

LE THÉÂTRE

Royal Opéra. Covent Garden. — La *Bohème* a été jouée hier soir pour la première fois cette saison. Mme Kousnetzoff jouait le rôle de Mimì et son succès fut triomphal. Elle se montra aussi exquise comédienne qu'excellente cantatrice; elle fut touchante à souhait dans la scène de tendresse, puis trahie avec infiniment de charme et de séduction. Signor Anselmi chanta avec beaucoup de talent le rôle de Rodolfo, et MM. Sannarico, Marcoux et Gilbert furent comme toujours d'habiles bohèmes du quartier Latin. — J. COUDREAU.

Amérique latine

AO BRÉSIL

Rio-de-Janeiro, 14 juin.

Mort du président. — Le président de la République, M. Afonso Pena est mort cet après-midi.

La santé de M. Afonso Pena s'était soudainement aggravée, hier, dans la nuit. Le ministre de l'Intérieur en informa le vice-président de la République, le Sénat et le président de la Chambre; il télégraphia aux gouverneurs des Etats et aux représentants de la République à l'étranger.

Le Sénat et la Chambre ne se sont pas réunis.

Les magasins sont fermés. Le foule sta-

tionnée devant le palais, malgré la pluie. M. Afonso Pena est mort exactement à deux heures quarante de l'après-midi.

M. Nilo Penha, vice-président de la République, a assumé le gouvernement, cet après-midi, à quatre heures quarante-cinq, en présence des membres du ministère, des représentants du Parlement et du corps diplomatique.

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 14 juin.

Les pluies. — Les pluies se sont généralisées dans toute la république, au grand profit de l'agriculture et de l'élevage. Les craintes de sécheresse ont disparu.

La situation commerciale. — La situation commerciale est absolument satisfaisante.

Chemin de fer. — Le président de la république, M. Figueroa Alcorta, a assisté à la pose de la première pierre du grand édifice que la Compagnie du chemin de fer central argentin fait bâtir à la gare du Retiro, à Buenos-Aires.

Les lois de justice. — Le ministre de la justice a soumis au Congrès divers projets de réforme de lois de justice.

Exportations. — Le mouvement des exportations, pendant la semaine dernière, s'établit comme suit :

Blé, 67,553 tonnes; farine, 4,831; maïs, 111,974; lin, 15,506; avoine, 9,512; orge, 494; laine, 1,687; cuirs de mouton, 1,385 ballots.

A la dernière heure, nous recevons la dépêche suivante :

Buenos-Aires, 14 juin.

Les pluies. — A propos des pluies qui viennent de tomber, le journal la *Nación* dit qu'elles ont produit d'incalculables bénéfices, à la grande satisfaction des habitants de la campagne. Ces pluies peuvent être considérées comme des pluies d'or; elles ont assuré le résultat des semailles.

DANS L'URUGUAY

Montevideo, 14 juin.

Emprunt. — Le Parlement a sanctionné un projet d'emprunt de 30 millions de francs pour l'exécution de travaux publics. Trois banques européennes ont offert de prendre cet emprunt en totalité. En outre, il sera procédé à une adjudication pour l'exécution, par dix entreprises, de travaux d'assainissement et d'adduction d'eau estimés à 30 autres millions.

L'état des finances est très florissant. Le gouvernement actuel a créé en deux ans 185 écoles et a construit 50 bâtiments scolaires, représentant 2 millions de francs.

On a terminé 17 ponts, coûtant 2 millions 1/2; et on en a commencé deux autres qui coûteront 5 millions.

Le chemin de fer à Melo. — Une grande activité est déployée dans les travaux du pont jeté sur le cours d'eau Conventos, qui doit mettre la ville de Melo en communication directe, par chemin de fer, avec le reste du pays. De grands convois de matériel destiné au pont sont arrivés d'Europe.

Les habitants de Melo se préparent à fêter avec enthousiasme l'inauguration de la ligne.

DANS LA BOLIVIE

La Paz, 14 juin.

Chemin de fer. — L'administrateur général de la Bolivia Railway and Co a reçu des nouvelles concernant les lignes ferrées en construction à Tupiza et Potosi. Les territoires sont assez avancés et une grande impulsion va être donnée au restant des travaux, avec le puissant contingent de matériel fixe et roulant qui est déjà arrivé au port d'Antofagasta, matériel comprenant 15,000 colis. Ces informations ont produit le meilleur effet sur le public.

DANS LA COLOMBIE

Bogota, 14 juin.

Le président de la République de Colombie, M. Rafael Reyes, va faire en Europe une villégiature de plusieurs mois. Il arrivera en Angleterre à la fin du mois de juin.

Pendant son absence, il laissera la présidence au vice-président.

LES

VOIES D'ACCÈS AU SIMPLON

Nous recevons la très intéressante communication émise par le ministre des Travaux publics, au sujet des travaux de la conférence des voies d'accès; il en expose les résultats avec beaucoup de clarté et de précision.

La seconde conférence des voies d'accès au Simplon s'est achevée le jeudi 10 juin, à onze heures et demie du matin, par la signature d'un acte qui met fin aux interminables discussions, divisions et disputes qui étaient nées de la création même du tunnel du Simplon.

Le tunnel du Simplon, le plus long et le plus bas de tous les grands tunnels transalpins (20 kilomètres de longueur, altitude maximum, 705 mètres au-dessus du niveau de la mer), a été construit grâce à l'énergie persévérante des cantons français de la Suisse et, entre tous, du canton de Vaud.

Il a été regardé de tout temps comme devant atteindre en une mesure sensible le quasi-monopole du Gothard, et jouer pour la France et l'Italie, à travers la Suisse, le même rôle qu'avait joué le tunnel bismarckien du Gothard pour l'Allemagne et l'Italie.

Mais un tunnel ne vaut que par les voies d'accès qui achèment voyageurs et marchandises jusqu'à l'entrée du trou noir; et dès que le Simplon est parvenu à la période de réalisation, on s'est préoccupé, dans la Suisse française comme en France, de se relier à la nouvelle ligne transalpine par les chemins les plus courts et les plus praticables.

On peut classer en trois groupes la multitude des projets élaborés, et l'on peut dire que la conférence des voies d'accès a été à peine finie qu'elle a donné satisfaction à chaque faisceau de besoins économiques représentés par ces trois groupes.

En premier lieu il s'agissait d'améliorer la voie d'accès actuellement existante, c'est-à-dire la voie Paris, Dijon, Vallorbe, Lausanne et Brigue. On se rappelle toutes les péripéties du Frasnec-Vallorbe, du La Joux-Vallorbe, du Mouchard-Vallorbe, du Vallorbe-Bussigny, etc. L'idée commune à tous ces travaux était de raccourcir de quelques kilomètres cette grande ligne de circulation qui existe et qui fonctionne déjà comme telle; il s'agissait aussi de supprimer les trop fortes pentes de 20 0/0 ou plus, ainsi que les courbes trop prononcées.

De tous les projets édictés, un seul sort définitivement victorieux des délibérations franco-suisse, c'est le plus simple, le moins coûteux, le plus logique, celui qui a soutenu de tout temps la Compagnie P. L. M. et celui qui était aussi ardemment désiré par la Confédération suisse : le Frasnec-Vallorbe, lequel entraîne la construction d'un tunnel de 6 kilomètres sous le mont d'Or et la réfection et la transformation de la gare de Vallorbe.

De part et d'autre de cette voie cen-

trale et principale, celle qui part de Paris pour aboutir à la vraie capitale du Simplon, Lausanne, — de part et d'autre, c'est-à-dire du Nord et du Sud, d'autres projets plus ou moins ambitieux ont révé de tirer parti du tunnel du Simplon.

Le groupe méridional est celui de la Faucille. Grandiose conception, grandiose campagne, grandioses dépenses. Couper le Jura tout droit, de Lons-le-Saunier à Genève, à l'aide de formidables tunnels et par le moyen de 140 millions. L'opinion était émue, mais le budget de M. Caillaux n'était aussi ! — De plus, si l'on aboutissait à Genève, on ne pouvait, dans l'état actuel des choses, rejoindre le Simplon que par la rive nord du lac Léman, c'est-à-dire par la rive suisse.

On ne pouvait tenter une telle entreprise et risquer tant de millions qu'à l'express condition qu'un pont fût jeté sur le Rhône et qu'on pût passer, sans transbordement d'une gare de Genève à l'autre, de la gare de Cornavin à la gare des Eaux-Vives. Raccordement qui coûterait plus de 20 millions, qui entraînerait un déplacement de la gare centrale de Genève, etc., bref, conséquences d'une telle portée politique et financière que l'opinion était loin d'être unanime en Suisse, et même à Genève ! Or la conférence donne aux partisans de la Faucille cette très grande satisfaction d'avoir aplani toutes les difficultés pour l'entente entre la France et la Suisse pour le jour — non déterminé — où la construction de la Faucille serait décidée par la France. On a prévu toutes les solutions pratiques concernant la circulation des trains, les visites douanières, le partage du trafic, etc. Réelle preuve de bonne volonté sympathique que les Genevois ont accueillie avec reconnaissance et qui sera interprétée de la même manière assurément par les champions français de la Faucille.

Enfin au nord de la ligne de Vallorbe s'est créé et développé tout un système de voies nouvelles qui visent à constituer l'une des artères principales aboutissant au Simplon.

La plus grosse difficulté était la traversée des puissantes Alpes Bernoises qui constituent un écran gigantesque en avant même de l'entrée du Simplon. Le canton de Berne, avec une ténacité puissante, a réuni en France et en Suisse les capitaux suffisants pour constituer la Compagnie des Alpes Bernoises, dont le gros œuvre, actuellement en cours d'exécution, est le fameux tunnel du Lötschberg.

Le Lötschberg ne suffisait pas à donner à la Suisse les avantages cherchés; il fallait que cette ligne bernoise fût complétée par un système de raccourcis des voies qui conduisent aujourd'hui, à travers le difficile Jura, de la gare de Delle jusqu'à Berne : le raccourci Moutiers-Granges, qui, sous la forme définitive du Moutiers-Longeau, est adopté par la conférence, est le travail le plus important et le plus pratique qui répond à ce desideratum.

En assurant la possibilité, puis la réalisation sur territoire suisse, de par le désir de la France, paraissait un véritable tour de force. La première conférence des voies d'accès avait été interrompue à cause de cette exigence; et de puissantes clameurs s'élevaient en Suisse, venant surtout des clans et cantons gothardistes, contre les prétentions françaises, contre l'habile diplomate qui dirigeait la manœuvre, et contre la délégation française de la conférence internationale.

Tout cela s'est tu ou à peu près devant la loyauté énergique des représentants de la France. Grâce au Moutiers-Granges complétant le Lötschberg, la zone d'influence et d'attraction forcée du Simplon comprend non seulement le nord et l'est de la France, mais encore la Belgique et une partie de l'Angleterre et de la Hollande. C'est une reprise manifeste sur la zone d'action du Gothard, et il nous faut saluer là une victoire très appréciable et tangible de la diplomatie française. La conférence a obtenu que la part du trafic arrivant par Delle qui sera réservée au Moutiers-Granges et au Lötschberg fût de 70 0/0.

L'ensemble des stipulations de l'acte de Berne sera transformé en une convention qui sera soumise aux Parlements des deux pays et qui devra être ratifiée avant le 31 décembre.

Il faut très ardemment souhaiter que cette œuvre de pacification et de grand progrès économique soit comprise avec autant de hauteur de vues et d'absence de parti pris qu'elle a été conçue par l'ambassadeur de France, le comte d'Aunay, exposée par le si remarquable président de la délégation française M. Charles Laurent et réalisée par l'entente disciplinée de toute cette délégation.

Dumont.

POUR L'HOTEL BIRON

Nous avons vu, hier, un des conseillers municipaux qui iront trouver aujourd'hui le ministre des finances, afin d'envisager avec lui la question du rachat de l'hôtel par l'Etat et la Ville conjointement ou par l'Etat seul.

On gagne du temps, nous dit-il. C'est beaucoup. La prorogation de la vente est promise. On a pu intéresser M. Clemenceau à la question. Avant d'être atteint par le deuil qui vient de le frapper, le président du Conseil avait été conduit par M. Geyroff, l'éminent directeur des Gobelins, me dit-on, à l'hôtel Biron. C'est donc une bonne volonté puissante de plus qui nous est acquise.

A défaut d'achat par la Ville et l'Etat, tous deux malades de « faulx d'argent », la commission des sites pourra classer l'hôtel. Dès lors, l'immeuble sera grevé de la servitude non edificandi. Les acquéreurs de l'hôtel ne pourraient, sur le terrain, élever aucune construction et notre but serait atteint.

Une autre hypothèse est à envisager. Nous allons adopter l'emprunt des grands travaux ou une réserve est d'ailleurs prévue. Nous pourrions demander à ce qu'on prenne sur l'emprunt ou sur la réserve les sommes qui sont nécessaires pour payer à l'Etat la différence entre le prix qu'auraient eu les terrains si on les avait vendus pour bâtir et le prix de ces mêmes terrains, grevés d'une servitude non edificandi. L'Etat ferait un sacrifice de son côté et conserverait l'hôtel Biron ainsi que les jardins.

Voilà deux façons de sauver ce

bijou architectural; qu'on en choisisse donc une et qu'on agisse. Le plus tôt sera le mieux.

L. C.

LES

Surprises de Versailles

Comme c'est la saison où tout fleurit, Versailles a offert hier au public deux gerbes d'art, d'une luxuriante beauté, diversifiées de la façon la plus piquante : l'une somptueuse, grandiose, composée des plus orgueilleuses fleurs de l'art français; l'autre, amusante, attrayante, assemblage de rameaux jusqu'ici dédaignés, mais de la mode ne tardera pas à réhabiliter les mérites à tout le moins originaux.

On inaugura, pour la Société des Amis du glorieux palais, deux expositions qui vont faire affluer la foule tout cet été. Toutes deux nécessaires, toutes deux imprévues. L'une est celle des tapisseries des Gobelins et des tapis de la Savonnerie les plus remarquables que possède le Mobilier national. L'autre est la galerie des peintures relatives au règne de Louis-Philippe. De ce contraste entre tout ce que le dix-septième et le dix-huitième siècle ont produit de plus aristocratique, et tout ce que le dix-neuvième siècle est réputé avoir produit de plus bourgeois, la journée d'hier a fait une harmonie. C'est d'une idée de M. Dujardin-Beaumont qu'est née la première et la plus éclatante partie de la fête; c'est la suite des travaux de M. de Nolhac qui faisait les frais de la seconde et si amusante partie du programme.

Comme dans le poème de Victor Hugo :

La fête fut exquise et des mieux ordonnées.

Non seulement la Société des Amis de Versailles était au grand complet, mais nombre de raffinés, de curieux et de curieuses en vue étaient accourus à l'annonce de ce régal. Il y avait de grandes dames, arbitres du goût et des élégances, comme Mme la marquise de Ganay, Mme Jean de Castellane, Mme d'Haussonville, Mme la comtesse de Fels, Mme Raymond Poincaré, Mme Jules Comte; des connaisseurs et des artistes comme M. Carous-Duran, M. Louis Gonse, M. le vicomte d'Harcourt, M. Fournier-Sarlovèze, M. Camille Odinet, M. Saglio, M. Louis Metman, M. Bénédict. Il y avait même des conservateurs d'autres palais nationaux qui ne cachaient pas leur jalousie de voir Versailles une fois de plus favorisé de pareilles splendeurs. Mais je n'en finirais pas de vous dire qu'il y avait, car ce serait citer tout Paris, et c'est ce qu'il y avait que je veux vous entraîner à aller admirer.

L'inépuisable activité du sous-secrétaire d'Etat s'était portée récemment sur les trésors de la Garde-Meuble, si bien gérés et avec tant d'érudition par M. Ernest Dumontier. M. Dujardin-Beaumont trouva en lui le collaborateur le mieux apte à le secondier pour étaler ces merveilles et les jeter toutes palpitantes de beauté ignorée, sous les yeux de l'immense public. En M. de Nolhac, il rencontra, ou continua de rencontrer, le metteur en scène éclairé et ardent. La chose, dans ces conditions, devait être promptement décidée et réalisée magistralement.

L'exposition de tapisseries est un éblouissement. L'escalier des Princes a reçu trois des compositions de la suite de l'*Enéide*; c'est l'opéra le plus galant et le plus chatoyant qu'on

rais certes pas, s'ils étaient sincères, mais ils ne l'étaient pas.

— Comment le savez-vous ? s'écrie Renard indigné. J'ai commise une faute que je ne m'approchais toute ma vie, mais cela ne change pas mes sentiments.

L'absence de Courtois, loin de nuire à l'intérêt des débats, leur donna plus d'importance. Cette fois, Renard vibrait. On parlait très peu de Courtois, du reste, pendant la première partie de l'audience. Il y avait deux sortes de charges contre Renard : son attitude après le crime qui a valu son arrestation et les aveux de Courtois. Et, en écoutant M. le président Puget énumérer les charges qui pèsent sur Renard, on semble ne plus se souvenir qu'il y a eu jadis un autre accusé. Courtois disparaît, comme secondaire et comme oublié, ne venant que tout à la fin pour renforcer l'accusation. M. le président Puget, du reste, ne se perd pas dans les détails du volumineux dossier ; il n'extrait que l'essentiel.

Nous ne reviençons pas sur l'exposé du crime, il est connu. Pour l'accusation, la dénonciation de Courtois ne serait pas nécessaire pour prouver la culpabilité de Renard ; l'attitude de l'accusé le jour du crime, suffirait. Rapidement M. le président décrit l'intérieur de l'hôtel de M. Remy, les domestiques domptés, domptés par le vieux valet.

— Mais, un maître d'hôtel, dans une maison s'écrite Renard, est un contremaître dans un atelier.

On sent par cette réponse toute la distance que devait mettre Renard entre lui, le domestique servant à table et ce habit noir et cravate blanche, et ce « jeunes gens », comme il dit avec mépris, nettoyant la vaisselle à l'office. M. le président Puget sait grouper les faits. Que Renard ait terrorisé la valetaille qu'il importe ? Ce n'est pas là le procès. Qu'a-t-il fait en découvrant le cadavre de M. Remy ?

— Or, vous avez eu une attitude singulière.

— Pour quelles raisons ? demande Renard avec le plus grand calme.

— Votre premier mouvement aurait dû être d'ouvrir la fenêtre, d'appeler, de constater l'état de M. Remy. Or, vous étouffiez l'électricité. Vous dites : « Monsieur c'est mort ! » Vous empêchiez M. Georges Remy d'entrer dans la chambre. Vous ne pouviez pas voir le désordre qui existe dans la chambre de Mme Remy, et vous dites : « Tout est saccagé ! »

— Je jure que je n'ai pas donné la mort à M. Remy. — Et pourquoi l'aurait-il tué ? Il m'avait dit que du bien.

— Vous dites tout est saccagé, et vous parlez d'une congestion possible.

Renard reste silencieux, mais M^{le} Lagasse répond pour lui :

— Le docteur Brocq, lui aussi, a vu qu'il était saccagé, et il a conclu à une congestion.

De Courtois pas un mot dans toute cette première partie de l'interrogatoire. Renard se défend contre lui-même, contre son attitude, ses propos, ses gestes. Et ce Courtois dont on ne parle pas prend le procès plus vivant, et la lutte plus chaude. C'est une physiognomie nouvelle qui prend l'affaire par l'interrogatoire. M. le président Puget. Courtois n'est pas, semble-t-il, indispensable à la mort. Le président avait raison, c'est un nouveau procès qui recommence. C'est une pièce nouvelle qui semble ajoutée par un auteur différent.

Il faut bien parler de Courtois maintenant. Et pendant plus d'une heure on lira ses dépositions faites à l'instruction. Depuis le jour de son arrestation, il a accusé Renard ; il a répété ses accusations à l'audience. Nous avons encore dans les oreilles le son de sa voix traitante et blanche murmurer comme un leçon apprise : « Oui, Renard, c'est vous qui m'avez amené là » et devant les yeux la vision de ce jeune homme, ce enfant pâle aux joues creuses de tuberculose, au regard perpétuellement baissé. Il a endossé la casaque marron des forçats, il fut conduit à l'île de Ré, il a traîné son agonie dans les salles d'infirmerie, et il est mort accusant tous les jours. On a recueilli sa déposition dernière. M. Debrousse, juge d'instruction à La Rochelle, s'est transporté à l'île de Ré et a entendu Courtois. Il lui aurait même fait prêter serment, — ce qui, disait M^{le} Lagasse, est une illégalité.

— Je n'ai, disait Courtois au juge d'instruction, aucun intérêt à accuser Renard. Je mens très malade. Ce n'est pas maintenant que j'irais dire des choses contraires à la vérité. Je ne saurais retirer de toutes les déclarations faites par moi à l'instruction et même devant la Cour d'assises.

Courtois n'avait plus alors que quelques jours à vivre. Au seuil du tombeau l'homme peut-il mentir ? L'ancien droit accordait toute créance aux dires de la femme en couches : *Virgini parturienti creditur*. A l'heure solennelle de la mort, devant l'éternité qui s'ouvre, quand on n'a plus ici-bas nulle grâce, nulle clémence à attendre, mais seulement le pardon dans l'au-delà à espérer, dit-on la vérité ? La bouche humaine qui se ferme peut-elle se rouvrir une dernière fois pour demander qu'on envoie un innocent à l'échafaud ?

— Quand un homme sait qu'il va mourir, peut-il encore persister dans ses accusations, dit M. le président Puget.

— Courtois était capable de tout. C'était le tribut de la nature ! s'écrite Renard. (Rumeurs.) Je ne puis, jamais trompé mes mains dans le sang.

Et ces mains, il les lève bien haut. Son alliance d'or scintille.

Cette déclaration formelle de Courtois est une charge nouvelle. Aussi Renard et ses défenseurs, M^{le} Lagasse et Monira, s'efforcent-ils, en lisant des dépositions de Courtois, de prouver qu'il est toujours un menteur invétéré. Il est vrai qu'on a cité comme témoin un forçat de l'île de Ré, nommé Deliot, à qui Courtois aurait dit : « J'ai accusé Renard par vengeance. » Deliot, ajoutait le président, a attendu un mois pour faire cette déclaration à la justice. « On entend tant de choses ici, disait Deliot au juge d'instruction, que je n'ai pas trouvé nécessaire de parler plus tôt ! » Un forçat qui déclare avoir accusé un innocent, chose courante au bagne ! Attendons ce que dira le forçat Deliot à l'audience. Attendons ! La foule paraît impatiente du reste. On connaît le drame qui se joue. Ce qui importe, c'est le dénouement.

Il y a encore de longues, très longues audiences jusqu'au verdict. Et visiblement, public, avocats, magistrats, tout le monde est déjà nerveux. On sent courir dans la foule ces frissons qui indiquent qu'on prend tour à tour parti pour ou

